Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 1

Artikel: Sous le voile
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-255979

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 7 janvier 1906 | N° 1 | Première année

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS
DU DIMANCHE

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Aux familles

A l'heure où tant de feuilles corruptrices et de livres pervers envahissent et inondent les foyers, même les plus modestes, même les plus isolés, dans nos fermes, dans nos campagnes, nous avons cru déférer à un vœu émis par beaucoup de lecteurs du *Pays*, qui désirent, pour le dimanche, une lecture saine, distrayante, instructive, que la mère puisse laisser en toute sûreté sous les yeux des petits et des grands.

La voici : ce sont quelques pages qui reviendront, dans les plis du *Pays*, chaque semaine, renfermant récits variés, chroniques jurassiennes, recettes utiles, bons mots, causeries agricoles et domestiques.

C'est ce que vous désirez, n'est-ce pas, ami lecteur ?

Nous nous efforcerons donc de vous satisfaire, de vous récréer avec ce petit supplément qui complétera bien le *Pays*, et qui vous est spécialement destiné. Aucun autre journal ne le recevra, comme c'est le cas pour d'autres suppléments, et la rédaction auquel nous avons confié cette charge, y apportera tout son savoir-faire et tous ses soins.

Puisse-t-il vous procurer, après le labeur de la semaine, quelques instants de repos attrayant et bien gagné !

Administration du PAYS.

Nous publierons dans le prochain numéro du **Pays du dimanche,** *une intéressante notice sur la* **Garde suisse pontificale :** *elle est écrite spécialement pour nos lecteurs, et nous est adressée du Vatican par un de nos compatriotes jurassiens qui fait partie de la Garde. Nous le remercions vivement de ses pages intéressantes.*

Sous le voile

C'était en juin 1848.

Depuis février, les Parisiens, après s'être débarrassés sans savoir pourquoi d'un roi débonnaire, avaient la satisfaction de posséder la République, dont ils pouvaient contempler la statue colossale érigée le 21 mai pour la fête de la Concorde !! au milieu du Champ de Mars ; et la Liberté, l'Egalité, la Fraternité, inscrites sur les murailles, ce qui était certes compensation suffisante à la baisse de la rente, à la ruine du commerce, au lamentable fiasco des ateliers nationaux (quinze millions gâchés en trois mois), à l'impôt des 0 fr. 45 et à l'émeute du 15 mai, prélude des terribles journées qui allaient ensanglanter la capitale et ajouter un nouveau martyr à la glorieuse liste des évêques des Gaules.

. . . . . .

Dans l'étroite sacristie d'une humble église de faubourg, tout un groupe de femmes et de bourgeois apeurés se pressaient autour de leur pasteur qui s'efforçait de les rassurer avec plus ou moins de succès.

— Alors, vous ne craignez rien, Monsieur le curé ?

— Rien absolument, mes enfants.

— Mais ils disent qu'ils viendront à toutes les églises.

— Qu'ils viennent. Seigneur ! c'est ce qu'ils ne font pas assez souvent.

— Ils veulent pendre tous les curés !

— Je suis trop lourd, je casserais la corde.

— Pourtant, Monsieur le curé, pensez donc, quel scandale, quelle peur pour ces pauvres petites !

— Mes chers amis, dit l'abbé Stephani avec un peu d'impatience, je vous ai affirmé que vous pouviez être tranquilles et que je prenais tout sur moi ; si vous ne croyez pas à ma parole...

— Si, si ! Monsieur le curé ; seulement, si ces bandits veulent troubler la cérémonie, objecta un gros épicier qui n'avait rien d'un foudre de guerre.

— D'abord, ce ne sont pas des bandits, mais des frères égarés que le bon Dieu ramènera quand il voudra dans le bon chemin : quant à troubler la cérémonie, allons donc ! Vous verrez qu'ils suivront la procession.

Sur ces promesses rassurantes, papas et mamans moins inquiets s'en furent vaquer aux préparatifs du lendemain, grosse affaire pour les petites gens de ce quartier populeux qui, presque tous, devaient mettre la main à la pâte. C'est que la Première Communion, pour le peuple, n'est pas seulement un grand acte religieux, c'est une date mémorable, une fête unique dans l'existence de ces humbles qui, toute leur vie, en garderont l'éblouissement. Pour ce jour-là, rien de trop beau, on met les petits plats dans les grands, on combine les menus, on discute les toilettes, on bouleverse le logis, on encombre la cuisine, on démonte le lit pour dresser la table et l'on dort où l'on peut, dans un coin, sur une chaise...

Cependant une femme pauvrement, mais proprement vêtue, était restée derrière les autres.

— Bon ! vous n'êtes pas encore rassurée, Madame Prial ?

— Dame ! Monsieur le curé, ma pauvre petite infirme...

— Votre petite infirme sera au premier rang.

— Vous me faites trembler.

— C'est pour vous tranquilliser, au contraire ; vous pensez bien que s'il y avait le moindre danger...

— Merci, Monsieur le curé, vous êtes bien bon... aussi...

— Quoi encore ?

— Si j'osais vous demander vos prières, dans ce jour béni, pour le père de ma petite Madeleine...

— Comment donc ? Un ancien troupier a droit à une sympathie particulière... même s'il ne la mérite pas tout à fait... et si je le tenais là, entre quatre-z-yeux, je vous le confesserais en deux temps, trois mouvements.

— Hélas ! Monsieur le curé, Dieu vous entende ! Depuis dix ans qu'il ne nous a pas donné signe de vie... Il est peut-être mort... ou pire !

— Allons donc ! un ex-zouave a la peau dure... et quand on a été un brave soldat, on peut oublier ses prières... jamais son drapeau.... ça remplace la conscience..... et l'on ne voudrait pas rougir devant lui.

— Il n'était pas méchant au fond et il aimait tant sa petite... S'il la voyait si mignonne dans sa robe blanche, bien sûr, il chasserait toutes ses vilaines idées.

— Il ne faut pas désespérer. Qui sait ?

Et avec un geste amical, plein de foi en la Providence, le prêtre congédia sa paroissienne.

* * *

L'abbé Stephani était un « vieux de la vieille. » Il avait fait toutes les campagnes de l'Empire dans la garde de son compatriote (il était né à Ajaccio) et l'avait suivi en Autriche, en Prusse, en Russie, à l'île d'Elbe, à Waterloo ; il l'aurait suivi à Sainte-Hélène, si on le lui eût permis, et la chute de l'empereur l'avait aussi désorienté que s'il eût vu le soleil s'éteindre.

D'abord, il avait attendu patiemment son retour, puis, le 5 mai, sa dernière espérance ayant sombré dans les flots du Pacifique, il s'était tourné vers le Maître qui ne meurt pas, estimant qu'après Napoléon, il ne pouvait plus servir que Dieu !

Et il le servait avec toute son ardeur belliqueuse, tout son dévouement passionné, toute sa crânerie vaillante de vétéran de la Grande Armée, ne reculant pas plus devant les railleries que devant les

G. 5950 *

balles et prêt à affronter l'émeute comme jadis la Grande Redoute.

Au physique, c'était un beau vieillard, taillé en hercule, avec des cheveux blancs frisés encadrant un visage énergique et un sourire d'une mansuétude infinie.

Aussi était-il adoré dans sa paroisse et, malgré les craintes de ses fidèles, il n'avait pas consenti à retarder d'un jour la date fixée pour la Première Communion, en dépit du volcan en ébullition, dont les laves étincelantes menaçaient de tout engloutir.

— Croyez-vous donc que je vais faire attendre le bon Dieu pour ces gaillards-là ? répondait-il aux objurgations des timorés.

* * *

Les cloches sonnaient à toutes volées, et se hâtant vers l'église, les amans en grande toilette, les papas, sanglés dans la redingote de cérémonie, conduisaient, glorieux et émus, les fillettes enveloppées du voile de mousseline, les garçonnets tout fiers de leur brassard d'argent.

Au premier rang des blanches colombes emplissant le modeste chœur, deux béquilles mettaient leur tache noire, et le regard apitoyé se posait avec intérêt sur une communiante, la plus petite, qui, elle, oubliait certainement son infirmité dans la pure extase de ce beau jour. C'était Madeleine Prial.

Sa mère, honnête ouvrière de campagne, avait épousé, à son retour du service, le fils d'un voisin, Pierre Prial, qui avait fait un congé en Afrique et décroché les galons de sergent sous les ordres de Bureaud. Malheureusement, il avait rapporté aussi de la fréquentation des Bat'd'Af' des théories subversives, des mœurs peu édifiantes et de fâcheuses habitudes d'intempérance. De plus, non content d'avoir à peu près perdu ses croyanées de jeunesse, il raillait impitoyablement celles de sa femme, posant à la forte tête, au libre penseur, ce qui lui valait une haute considération..., au cabaret, dont il était un des habitués et où on le présentait comme une autorité aux commis-voyageurs en révolution, parcourant déjà les villages.

Cependant, ce n'était pas un mauvais cœur ; il y avait chez lui plus de fanfaronade que de méchanceté réelle, et la petite ayant été malade peu à près sa naissance, il avait couru de lui-même chercher le prêtre pour la faire baptiser. C'est qu'il l'adorait sa *petite* ! Pour elle, rien n'était trop beau, trop bon, trop cher, et, certes, si quelque chose eût peu l'arracher à son vice, c'était ce petit être fragile, qu'il ne touchait qu'avec précaution, craignant de lui faire mal en l'embrassant. Et parfois, en le voyant jouer avec elle sur le seuil de leur maisonnette, la faire sauter sur son genou, lui chanter les refrains de son enfance, la mère attendrie se reprenait à espérer.

Malheureusement, quand il avait bu, il ne reconnaissait plus ni sa femme ni sa fille, et rien n'arrêtait son ivresse furieuse l'incitant aux pires excès.

Un soir, la laborieuse couturière, sur qui reposait en grande partie la charge de la maisonnée, achevait une toilette de communiante, à laquelle elle donnait un coup de fer avant de la mettre dans un carton pour la livrer, lorsque Pierre rentra, la démarche avinée, la langue pâteuse, les yeux troubles.

La vue de cette robe blanche l'irrita, comme une cape rouge le taureau, il se répandit en invectives contre les calotins et leurs mômeries :

— Je ne veux pas voir ça chez moi..... Jette-moi ça au feu..... plus vite que ça.....

Sans répondre, elle se hâtait de plier le voile, la jupe.

Ce silence exaspéra plus encore le furieux ; il saisit le fer à repasser posé sur la table et, d'une main mal assurée, le lança à la tête de sa femme.....

Un double cri..... cri de douleur, d'indignation.

Le lourd projectile est allé s'abattre sur le berceau de la pauvrette, qui pleurait tout bas, réveillée par le vacarme : elle avait les jambes brisées.....

(*A suivre.*)

Vieilles chansons

I. Le Bon an

Bonsoir, bonsoir, maître de ces lieux,
Voici le bon an qu'ât veni,
Que tot le monde ât rédjoyi
Que Due vos dont lai boenne année !

Aitaint les gros que les petéts
Que tot le monde ât rédjoyi
Que Due vos botte en in bon an.
Et Due vos dont lai boenne année !

Lai douce Vierdge et in dyaidjin
Qu'ei yi crâchait de tos les bins,
Qu'ei yi crâchait di pain di vin,
Que Due vos dont la boenne année !

Not'Seigneur s'y promenaît
Aivô in bâton d'airgent farrè
Que Due vos bote en in bon an
Et Due vos dont lai boenne année !

Lo pu brâve hanne di pays
Cât le Djoerdjat que lo voili
Que Due vos botes en in bon an !
Et Due vos dont lai boenne année

Que Due bénie ceute majon
Tos les laittes et les tchevirons.
Que Due vos botte en in bon an.
Que Due vos dont lai boenne année !

II. Les Rois

Trois rois nous sommes rencontrés
Au nom de Dieu vers ces contrées,
Nous sommes ici tout droit venus,
Pour adorer l'enfant Jésus.

En quinze jours quatre cents lieues
Avons couru en cherchant Dieu
Son étoile nous a conduits
Elle nous éclaire jours et nuits.

Nous l'avons vue en Orient
Sur chemin droit sur Bethléem,
En poursuivant notre chemin
Avons trouvé ce grand Dauphin.

Dans l'étable nous l'avons vu
Dans une crèche, emmaillotté ;
Un bœuf, un âne sont alentour,
Le réchauffant lui font la cour.

Dans cette étable l'avons trouvé
Là où nous l'avons adoré
Nous lui avons fait de beaux présents
D'or et de myrrhe et de l'encens.

Hérode, ce grand roi méchant,
Nous demande après cet enfant
Pour l'adorer ainsi que nous,
Mais le faux traître était jaloux.

Poignée d'histoires

Une malice

Lors de son premier voyage à la recherche de Livingstone, Stanley avait été reçu avec autant d'empressement que de courtoisie à la mission catholique de Bagamoyo (Zanzibar).

Quelque temps avant l'arrivée de Stanley, un navire de guerre français avait fait visite à cette même mission, où officiers et matelots, outre l'accueil fraternel, avaient fait ample provision de fruits et de légumes. En retour, les officiers avaient fait quelques cadeaux aux missionnaires, en particulier une caisse de vin de champagne. Naturellement, cette dernière fut réservée pour les cas extraordinaires.

La visite de Stanley, dont le nom était déjà connu, parut propice pour l'ouverture de la fameuse caisse, et le généreux vin de France servit à fêter le retour de celui qui venait de retrouver Livingstone.

Aurait-on pu supposer qu'un pareil acte d'urbanité fût plus tard imputé à crime à la mission par le célèbre explorateur ? Au lieu de remercier les missionnaires de leur gracieuse réception, Stanley raconta d'une façon très mordante qu'il avait bu du Cliquot, et du meilleur, dans un trou du Zanguebar, et il ajouta que « les yeux baissés des pieux gourmets ne brillaient pas peu sous l'effet de cette chaleureuse influence ! » On ne pouvait être plus galant.

Les amis de la mission, indignés de ce manque de courtoisie, conseillèrent au P. Homer de relever vertement celui qui n'avait même pas la reconnaissance de l'estomac. Très calme, le P. Homer se contenta de dire :

— On ne répond pas à de pareilles attaques. Nos ennemis ne manqueront pas de dire que ces curés n'en font pas d'autres. Quant à nos amis, ils jugeront comme il convient celui qui répond à une gracieuse courtoisie par un pareil procédé. Il vaut donc mieux garder le silence !

Quelques années plus tard, Stanley revint à Bagamoyo pour recruter des Zanzibarites, et il se présenta de nouveau à la mission, dont les bons offices ne lui étaient pas inutiles. Sans rancune, le P. Homer invita à dîner Stanley et le consul anglais qui l'accompagnait. En se mettant à table, le Père s'excusa de la frugalité du repas, car l'arrivée inopinée des voyageurs n'avait pas permis de préparer un petit extra pour ces Messieurs qui devaient se contenter de l'ordinaire de la communauté. Le menu en effet était peu varié : du porc salé et des haricots dont la résistance indiquait l'âge respectable. A la fin, on trinqua avec une affreuse piquette, et, très aimablement, le P. Homer fit remarquer combien il regrettait de n'avoir pas eu un nouveau navire de guerre pour fournir du champagne comme au premier voyage.

Au sortir de table, le consul anglais confia au P. Homer qu'il avait une faim de loup, mais qu'il ne regrettait pas la magistrale leçon qui venait d'être donnée à Stanley.

Il faut croire que Stanley la comprit aussi et la sentit vivement, car, plus tard, parlant du P. Homer à Mgr Augouard, l'explorateur anglais ne cessait de répéter :

— Aoh ! yes, très malin, très pointilleux !